



CHAPITRE IV

Romoald l'avait prédit. La part active qu'il prit au combat eut son retentissement. Elle n'effaçait point, mais elle atténuait les charges accablantes qui pesaient sur sa renommée. Sa blessure avait atteint

si fortement sa santé, qu'elle donna des craintes sérieuses.

Sigismond redoublait de soins près de son maître et ne le quittait pas d'un instant. Il avait, pour l'aider dans sa tâche, le petit Ennoch, que Romoald s'était attaché. Mais Sigismond éloignait souvent l'enfant. Il voyait avec angoisse la lutte terrible du malade contre la fièvre, et redoutait les confidences inopinées sur le passé, qui, dans ces moments-là, lui échappaient.

Depuis le retour de Guérande, le remords semblait poursuivre davantage encore le vieux coupable et la plupart du temps il se traduisait par des pleurs, des projets d'avenir, dans lesquels venait se placer le nom d'Alain. Le jour, de lugubre mémoire, où son fils lui était apparu, était sans cesse devant ses yeux. La pensée de cet enfant le ramenait à son cousin qui, à Haute-cœur, partageait ses plaisirs et ses études, et souvent, maintenant, il lui arrivait de confondre les deux enfants dans son souvenir. Avant qu'il eût rencontré Alain sur le champ de bataille, il s'était demandé où les vents avaient poussé ce frêle rameau que lui, Romoald, avait détaché de sa tige. Il avait souvent appelé les malheurs sur cette tête que, toute petite, il se souvenait d'avoir pressée avec celle de son enfant sur son sein. Et maintenant, depuis qu'il avait vu l'énergique nature

d'Alain, depuis que, pour lui sauver la vie, Alain avait risqué la sienne, depuis qu'il avait vu le sang de cet enfant couler de sa main victorieuse et qu'il avait entendu les paroles de pardon et de respectueuse condescendance d'Alain et celles de sa mère Anne, Romoald sentait son cœur pressé comme dans un étou. Les sentiments nobles qui l'occupaient en ce moment demandaient à venger ceux qu'il avait nourris naguère; Sigismond le sentait. Mais le serviteur avait tout intérêt à détourner son maître de cette voie nouvelle. Il savait bien que la belle-sœur et le neveu du baron ne pouvaient le voir que d'un mauvais œil, et qu'ils chercheraient certainement à détourner Romoald de le garder auprès de lui. Il fit donc tout au monde pour empêcher une réconciliation. Romoald s'en aperçut, mais ne s'en soucia nullement. Habitué qu'il était à faire ployer comme un roseau, ou à pétrir comme un bloc de cire la volonté de son confident, il organisa tout un plan, ayant pour but d'attirer de nouveau à Haute-cœur la veuve et l'enfant qu'il en avait bannis.

Il envoya successivement à Port-Cé plusieurs messages, pleins non seulement de remords, de demandes de pardon, mais encore d'affectueux appels. Les porteurs de ces messages en revinrent bien chaque fois chargés de bonnes paroles de la châtelaine et de son fils, mais

aussi du refus de reintégrer la demeure seigneuriale. La dignité de la baronne Achille s'y refusait, autant que ses cruels souvenirs. Romoald souffrit tellement de ce refus, que ses maux physiques en augmentèrent. Il fut bientôt à toute extrémité. La baronne Anne l'apprit, et se laissant guider alors par ses instincts charitables, elle partit en toute hâte pour Hauteœur, avec Alain.

Nous passerons sous silence l'émotion que dut ressentir la noble dame en franchissant le seuil du manoir féodal. Nous ne chercherons pas à rendre l'effet poignant produit sur elle par la descente du pont-levis, par le grincement de la porte, roulant sur ses gonds. Depuis plus de cinq ans ces bruits n'avaient cessé de retentir douloureusement à son oreille, et, dans la circonstance présente, ils lui enlevèrent toutes ses forces.

Alain sentit sa mère chanceler. Il prit son bras sous le sien :

« Mère, courage ! fit l'enfant qui, un moment auparavant, avait répondu d'une voix décidée au *qui-vive* de la sentinelle.

— Mon fils, croyez-moi, répondit Anne, retournons en notre manoir...

— Ma mère, et le pardon que vous avez donné?...

— Il me venait du ciel, enfant.

— Du ciel également vous vient le dévouement qui

vous a poussée jusqu'ici, ma mère ; dans votre exemple réside ma force, j'ai besoin de votre courage.

— Il ne te manquera pas, mon fils. »

Et, ranimée par les paroles d'Alain, la pauvre veuve traversa la cour d'honneur, précédée d'un homme d'armes détaché du poste.

Sigismond, le serviteur cauteleux et craintif, fut quelque temps à laisser pénétrer les nouveaux venus jusqu'au lit du malade. Alain lui fit

presque violence. Romoald dormait, lorsqu'ils entrèrent dans la chambre. Sur la couverture était posé un morceau de parchemin, rempli d'une écriture ferme, vers lequel, de temps à autre, la main du vieillard se tendait et où il semblait vouloir tracer des caractères nouveaux. Dans le sommeil agité, fiévreux de Romoald, revenaient les noms d'Achille, d'Anne, d'Alain. Des pleurs, des sanglots agitaient ses membres malades.



On le sentait en proie à un horrible cauchemar. En vain Sigismond cherchait-il à le calmer, lorsque Anne, effrayée de l'exaltation de son esprit, s'approcha, et lui prenant la main dans les siennes :

« Seigneur Romoald, calmez-vous, lui dit-elle de sa voix la plus douce.

— Non, arrière! démon tentateur qui prenez sa voix, arrière! Maudit, je mourrai sans les revoir, sans entendre de leurs bouches les pardons qui soulageraient mon âme... Anne!... Alain!...

— Seigneur, mon oncle, dit l'enfant à son tour, nous sommes là! La femme, le fils d'Achille de Hauteœur sont auprès de vous, et les soins dont ils vont vous entourer vous rendront la santé précieuse que Votre Seigneurie a perdue dans le combat.

— Que dis-tu? où es-tu?... Alain! C'est toi... j'entends ta voix...

— Ma mère et moi, seigneur, nous vous entourons : à votre voix mourante ma mère n'a su résister...

— Anne! noble sœur! » s'écria Romoald ouvrant les yeux.

A partir de ce moment, la baronne et Alain ne quittèrent plus le chevet du malade. Celui-ci, ému jusqu'au fond des entrailles, se livrait à eux et n'acceptait

plus de breuvage qui ne vînt de leurs mains. Sigismond en prit ombrage.

Ennoch fut souvent témoin des menaces que cet homme cruel proférait contre eux.

Romoald se remit insensiblement. Les soins de ses gardes-malades triomphèrent du mal. Et lorsqu'il put sortir de sa chambre pour respirer un air plus pur, Anne le fit porter dans la galerie où, installé sur un large siège, à demi couché, il passa bientôt des heures entières. Un jour Romoald, attirant Alain près de lui, eut avec l'enfant un de ces épanchements qui décidèrent de son avenir.

C'était par une journée de printemps pleine de joie, de soleil, de parfums et de gazouillements. Les insectes bruissaient dans les sillons ou s'en allaient remplir l'air de radieuses couleurs. L'alouette prenait son vol et s'enfonçait droit dans les nuages. Le flanc des coteaux se couvrait de troupeaux bondissants, et mille cris de vie remplissaient les haies où l'enfant dénicheur ne tarderait pas à jeter l'alarme. Sous les étreintes de la belle saison qui s'éveille, la nature, comme une jeune fiancée, se réjouissait et tressaillait, revêtue de sa plus belle parure. Romoald en ressentait les douceurs, mais n'avait, de la place qu'il occupait, que le spectacle sévère du front crénelé et des murs gigantesques de

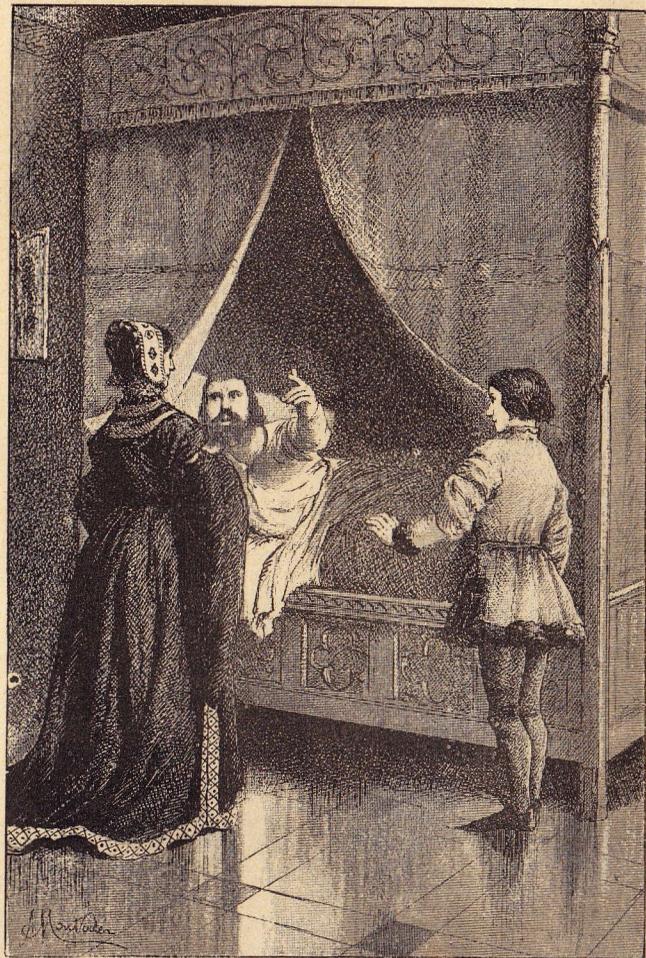
son manoir se reflétant dans les eaux. Il apercevait debout sur son donjon, comme un point noir qui s'agite, la sentinelle qui allait et venait. Il voyait ses meurtrières prêtes à recevoir les arquebuses, et dans son rempart de granit Hauteœur lui semblait plus invulnérable que le palais de son duc de Bretagne avec ses archers et ses hommes d'armes. Alain était assis aux pieds de Romoald. Celui-ci prit la tête de l'enfant sur ses genoux et, lui montrant la masse énorme du château féodal :

« C'est pour toi, tout cela, mon enfant. Cette baronnie, l'une des premières de Bretagne, sera ton bien un jour. Dans ces lieux tu perpétueras les nobles principes de chevalerie de tes aïeux... »

Alain le regarda. Romoald tendit à son neveu un parchemin. Alain le reconnut : c'était celui qu'il avait vu sur le lit de son oncle en arrivant à Hauteœur.

« Tiens, dit le baron, voilà mes instructions, mon testament.

— Seigneur, à moi ne revient pas semblable honneur. Fils du baron Achille, quatrième fils de haut et puissant seigneur de Hauteœur, votre illustre père, dont le nom redouté et respecté est, de par des actes de guerre, resté immortel dans maintes contrées, je n'ai pas le droit de porter en premier la bannière des Hauteœur.



Vos frères, seigneur... Mais, mon oncle, il n'est pas l'heure de parler de survivance, alors que, revenu à la santé, vous...

— Écoute, enfant. L'heure appartient à Dieu, et il nous a bientôt, chétifs atomes, anéantis sous sa volonté. C'est un devoir, à mon âge, de songer à ne pas m'endormir sans avoir mis ordre à mes affaires. Je n'ai plus de fils. Celui qui courait avec toi et remplissait ces voûtes de sa joyeuse voix n'est plus. Il ne me sied pas de voir passer mes titres et mes biens dans la lignée des Godefroy et Jehan, barons de Hauteceœur. Pour se tenir en dehors de toute action d'éclat, de l'honneur de notre maison, et vivre en vilains au fond de leurs manoirs, sans soucis, ils n'ont que faire de ma succession. Mais toi, Alain, toi, dont j'ai reconnu l'ardeur juvénile et guerrière, chez qui les sentiments nobles et chevaleresques se sont révélés avant l'âge, toi, fils de mon frère, dont la mort... »

Ici Romoald ne put continuer. Des larmes jaillirent de ses yeux.

« Achille! ô Achille, oui, ton fils sera mon fils, et ce que je pourrai faire pour lui ne saurait m'absoudre... »

Anne parut, suivie d'une de ses femmes. Elle apportait au vieillard un breuvage bienfaisant. Renseignée par Alain sur le récent motif de l'émotion qui

mettait des larmes dans les yeux de Romoald, elle n'eut pas le courage de les arrêter, et se retira.

Lorsqu'elle revint plus tard, le calme semblait renaître. Elle en profita pour avertir le baron de ses projets : son beau-frère rétabli, elle ne pouvait demeurer à Hauteœur, toutes les convenances s'y opposaient. Romoald s'émut de cette décision, et de tout son pouvoir chercha à l'en détourner. Dans une scène attendrissante, il fit connaître à sa sœur ses intentions sur Alain, et, avec une respectueuse soumission, offrit à Anne de demeurer en maîtresse à Hauteœur. Anne refusa. Outre qu'elle ne se souciait pas d'habiter Hauteœur, où de si tristes souvenirs la pourchassaient, elle savait qu'en y restant, elle donnerait prise aux méchants propos, et mécontenterait ses beaux-frères Godefroy et Jehan, qui devaient avoir des vues sur la succession de Romoald.

La châtelaine de Port-Cé et son fils regagnèrent donc leurs terres, laissant Romoald dans un violent chagrin de leur départ. Il avait mis tout en œuvre pour les retenir, mais en vain. Ayant compris que les motifs sur lesquels s'appuyait Anne pour ne pas rester à Hauteœur étaient qu'elle ne pouvait, sans manquer à sa dignité de femme, former la seule société de son beau-frère, et qu'elle craignait d'attirer sur Alain la reine de ses deux oncles, il ne s'occupa plus que de

chercher à aplanir ces obstacles. Il eut une inspiration : faire arriver à Hauteœur ses deux frères, les faire vivre de sa vie, manger à sa table, et leur faire connaître de son vivant ses intentions sur son neveu. De cette façon, Anne n'aurait pas à redouter les pointes acerbes de l'opinion publique, et il serait là pour conjurer tout orage de la part des barons.

Ses idées convergèrent toutes vers ce but.





MADAME
L. DE BELLAIGUE

LA VENGEANCE
D'UN
HAUTECŒUR

A. PICARD
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE
BLEUE ILLUSTRÉE



LA VENGEANCE
D'UN HAUTECŒUR

ALOÏDE PICARD
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

LA VENGEANCE
D'UN HAUTECŒUR

PAR

M^{me} L. DE BELLAIGUE, née DE BEAUCHESNE

ILLUSTRATIONS DE MONTADER



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7

À

MONSIEUR ET MADAME BIARNÈS

LOUISE DE B.